

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 16 (1940-1945)
Heft: 59-64

Artikel: Le vocabulaire de Racine
Autor: Bruneau, Charles / Mariouzeau, J. / Roques, M.
Kapitel: 2: Le vocabulaire de Racine et le vocabulaire de son temps
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-399160>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHAPITRE II

LE VOCABULAIRE DE RACINE ET LE VOCABULAIRE DE SON TEMPS

1. — INTRODUCTION

En vertu même de sa pauvreté, le vocabulaire de Racine était garanti contre les marques de l'âge. Tandis qu'un écrivain moins exclusif conserve des mots qui commencent à sortir de l'usage commun et en adopte d'autres qui n'ont pas encore prouvé leur vitalité, Racine s'en tient volontairement aux termes les plus généraux et les plus ordinaires. Les mots de Racine désignent presque exclusivement les passions de l'âme. Les objets matériels tiennent peu de place dans ce monde de pensées. Or *le vocabulaire des passions est celui qui se renouvelle le moins*. Car, d'une part, il n'est point de passions qui disparaissent, le cœur humain restant toujours semblable à lui-même dans l'infinie diversité des temps et des lieux ; et, d'autre part, aucune passion nouvelle n'apparaît dans le monde intérieur, toutes les passions ayant été éprouvées et désignées depuis qu'il y a des cœurs sensibles et des poètes qui en expriment les sentiments.

Les noms qui désignent les passions sont donc destinés à persister dans la langue. On chercherait en vain, chez Racine, ou chez tout autre écrivain contemporain, un nom de passion qui ait vieilli. La tendance à disparaître d'un mot tel que *ire*, qui désigne pourtant une passion commune, est exceptionnelle, et s'explique par des raisons à la fois phonétiques et sémantiques. Le monosyllabisme du mot est une cause de faible vitalité, et l'*ire*, sentiment de l'âme, pouvant se confondre avec *lyre*, instrument de musique, s'efface devant son homonyme, comme le futur du verbe *ouïr* (*j'orraï*) devant celui du verbe *avoir*. En outre, le mot *ire* a subi la concurrence de son double sémantique *colère*, qui a exactement le même sens que lui. Encore est-il que Racine, par une singulière prescience des destinées de la langue, a miraculeusement évité l'emploi de ces mots menacés de déchéance. L'archaïsme n'affecte guère chez lui que des mots appartenant à des catégories grammaticales si formelles (prépositions, adverbes, conjonctions) qu'elles interdisent à l'écrivain la liberté du choix.

L'apparition de mots nouveaux pour désigner des sentiments n'est pas plus fréquente. Une mode littéraire telle que la préciosité n'a pas enrichi le lexique des passions. Le langage de la galanterie ne peut être considéré comme un langage *spécial*, encore moins comme un langage *technique*. La galanterie n'enrichit pas le vocabulaire général, mais confère seulement à certains mots appartenant au vocabulaire *mystique* ou *guerrier* une signification *amoureuse*. Des mots tels que *adorer*, *conquête*, *feux*, ou *flammes*, quand Racine les emploie dans l'acception galante, n'accroissent pas quantitativement son lexique.

Il est arrivé à Racine, en quelques rares occasions, d'adopter des mots d'importation récente. Mais la même prescience du mouvement général de la langue qui lui fait spontanément rejeter les mots destinés à disparaître ne lui fait adopter que les mots dont nous pouvons constater aujourd'hui qu'ils devaient s'intégrer définitivement dans le lexique général. On ne peut trouver, chez Racine, un de ces *néologismes* morts-nés qui ne sont demeurés dans la langue que juste le temps nécessaire à y prouver leur inutilité. Aussi les rares néologismes de Racine n'apparaissent pas comme tels au lecteur, même le plus cultivé, même le plus attentif, s'il n'est pas un spécialiste de l'histoire de la langue.

Accusatrice (*Ph.*, 1338) et *salon* (*Esth.*, 827) sont, en 1677 et en 1689, des *néologismes*. Mais ces mots étaient alors si nécessaires, et ils se sont depuis si profondément installés dans le lexique qu'ils ne semblent pas, au lecteur de notre temps, dater d'un âge plus récent que les autres mots employés par Racine.

Le sens de certains mots qui demeurent dans la langue évolue au point de désigner des choses différentes. Mais le changement de sens n'a pas lieu brusquement. Il est le résultat d'une lente évolution. *Non facit lingua saltus.*

Or, une habitude d'origine scolaire a faussé en nous le sentiment réel de cette évolution. Par un désir louable de nous mettre en garde contre les perpétuels faux-sens auxquels peut donner lieu la lecture d'un texte de Corneille ou de Racine, nos maîtres nous ont enseigné que bien des mots avaient, à l'âge classique, une signification qu'ils ont abandonnée depuis en faveur d'une signification nouvelle. Ainsi avons-nous appris qu'au xvii^e siècle (*sic*) *amant* signifiait *fiancé*; *charmer*, *ensorceler*; *étonner*, *frapper du tonnerre*; *génie*, *disposition naturelle*, etc.

Sans être absolument différente, la vérité est beaucoup plus nuancée. A une époque donnée, un mot dont l'évolution sémantique est inachevée contient, au moins virtuellement, la multiplicité de ses sens futurs.

Un écrivain tel que Racine, dont nous avons déjà montré par beaucoup d'exemples la prescience linguistique, prévoit dans une certaine mesure, l'évolution sémantique des vocables qu'il emploie. Aussi, en bien des cas, nous a-t-il paru raisonnable de prêter aux mots dont il fait usage un sens plus éloigné du sens dit « classique » et plus voisin du sens dit « moderne ». Grâce à ce léger décalage, certains de ses vers nous ont semblé susceptibles d'une interprétation nou-

2^o Les neuf autres tragédies qui, malgré la variété des sujets et le quart de siècle qui sépare *Andromaque* d'*Athalie*, sont écrites dans une même langue, déjà assurée et fixée.

I. — LES ARCHAÏSMES DANS LA *Thébaïde* ET DANS L'*Alexandre*.

Certains archaïsmes de la *Thébaïde* sont de nature exclusivement *phonétique* : ce sont les graphies anciennes de mots ayant déjà évolué phonétiquement.

Dans l'édition originale de 1664, la *Thébaïde* renferme trois fois le verbe *gagner* écrit *gaigner*.

(Tu verras...)

Qu'il m'abhorre toujours et veut toujours régner,
Et qu'on peut bien le vaincre et non pas le *gaigner*.

Théb., 945-946.

(Voulez-vous...)

Détruire cet empire afin de le *gaigner* ?

Ibid., 1041.

J'étois né pour régner

Et je perds beaucoup moins que je ne crois *gaigner*.

Ibid., 1439-1440.

Cette forme de *gaigner* était déjà surannée au siècle précédent. Théodore de Bèze disait que les gens qui se piquaient de bien parler disaient *gagner* et non *gaigner*, comme ils disaient déjà *Champagne* et *campagne* au lieu des archaïques *Champaigne* et *campaigne*.

Dans les trois exemples de la *Thébaïde*, *gaigner* rime avec *régner*, mot avec lequel il rime plus richement que *gagner*. Comme en d'autres cas analogues, on peut donc se demander si Racine a employé ici un archaïsme ou usé d'une sorte de licence poétique.

Quoi qu'il en soit, dans toutes les éditions postérieures à l'originale, l'archaïsme *gaigner* a été remplacé par le moderne *gagner*.

C'est encore dans l'édition originale de la *Thébaïde* qu'on relève une forme vieillie du verbe *trouver*.

Oui, quoique dans la paix je *treuvasse* des charmes...

Théb., 951.

La forme, encore usitée, était déjà nettement sentie comme ancienne. Dès 1647, Vaugelas, tout en admettant les deux formes, estime cependant la forme *trouver* « sans comparaison meilleure », et c'est selon lui la seule qui soit employée tant « à la cour » que « chez les bons auteurs » (*Remarques sur la langue française*, p. 133).

Molière a bien employé la forme ancienne dans un vers connu, et justement célèbre :

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme pas mon cœur aux défauts qu'on lui *treuve*.

MOLIÈRE, *Misanthrope*, 226.

Mais dans cet exemple, l'archaïsme, exigé par la rime, est incontestablement une licence poétique, — licence d'ailleurs fréquente, comme en témoigne cette remarque de Richelet :

« *Trouver, treuver*. L'un et l'autre se dit, mais le mot d'usage est *trouver*, et il n'y a guère que les poètes qui disent *treuver*. Encore faut-il qu'ils y soient forcés par la rime, qui les tyrannise souvent ¹. »

RICHELET, *Dictionnaire françois*, 1680. Article *trouver*.

Au vers 951 de la *Thébaïde*, aucune obligation de rime n'imposait la forme ancienne. Et Racine, devenu rapidement plus scrupuleux sur le chapitre du langage, l'a remplacée par la forme moderne *trouvaille*.

D'autres archaïsmes de la *Thébaïde* et d'*Alexandre* sont spécifiquement *morphologiques*.

La préposition *avec* a été écrite *avecque* cinq fois dans la *Thébaïde* :

Mais pourquoy donc sortir *avecque* vostre armée ?
Théb., 55-56.

Va, je veux estre seule en l'estat où je suis,
 Si pourtant on peut l'estre *avecque* tant d'ennuis.
Ibid., 589-590.

Nous estions ennemis dès la plus tendre enfance
 Et déjà nous l'estions *avecque* violence.
Ibid., 919-920.

Que la guerre s'enflamme et jamais ne finisse :
 La paix est trop cruelle *avecque* Polynice.
Ibid., 955-956.

La présence aigrirait ses charmes les plus doux
 Et la guerre, Seigneur, me plaist *avecque* vous.
Ibid., 957-958.

et une fois dans *Alexandre* :

Et ne pourrai-je au moins, en de si grands malheurs,
 M'entretenir moy seule *avecque* mes douleurs.
Alex., 959-960.

Or, la forme *avecque* vieillissait. Elle était condamnée par l'Académie et Richelet ne l'admettait que « pour rompre la mesure d'un vers ou pour arrondir une période » (Cité par Brunot, *Histoire de la langue*, IV², p. 743).

Enfin l'abbé d'Olivet, s'appuyant sur l'opinion de Vaugelas et de l'Académie, prononça contre *avecque* une condamnation sans appel :

« Je demande, écrit-il, qu'est-ce que gagneroit l'oreille aux trois dernières lettres d'*avecque*, lesquelles forment une syllabe qui n'a de réalité que pour les yeux ? Aussi l'Académie, dans ses Observations sur Vaugelas, disoit-elle aux poètes, il y a plus de soixante ans, qu'il est bon de ne conserver qu'*avec* ».

D'OLIVET, *Remarques sur Racine*, ch. VIII, p. 229.

1. En 1653, dans les *Précieuses ridicules* (sc. 4), Molière avait écrit *en prose* : « Pour moi, mon oncle, tout ce que je vous puis dire, c'est que je *treuve* le mariage une chose tout à fait choquante. »

Telle était sans doute aussi l'opinion du « législateur du Parnasse » qui n'a conservé qu'un seul de tous les *avecque* employés dans les premières éditions de ses œuvres poétiques :

Tous les jours je me couche *avecque* le soleil.

BOILEAU, *Satires*, VI, v. 98.

Racine lui-même a fait disparaître les *avecque* de tous les passages cités plus haut, — soit qu'il les ait remplacés par la forme moderne, soit qu'il ait employé une autre tournure¹ — sauf au seul vers 960 de l'*Alexandre* qui, sans doute par inadvertance de l'auteur, n'a pas été modifié.

Pour rester strictement dans les limites de notre sujet, nous ne relèverons les archaïsmes de *syntaxe* de Racine que dans la mesure où ils affectent son vocabulaire. Les archaïsmes de construction qu'on trouve dans la *Thébaïde* et qui consistent à placer le complément d'objet soit devant le verbe dont il complète le sens, soit entre l'auxiliaire et le participe, comme dans les exemples suivants :

... Et si *quelque bonheur nos armes accompagne*.

Théb., 67.

(Des soldats)

... *Ont insensiblement tout le corps ébranlé*
Et fait un grand combat d'un simple démêlé.

Ibid., 205-206.

sont sans influence sur le vocabulaire, et nous ne les mentionnons que pour mémoire.

Mais, par contre, l'emploi d'adverbes au lieu et place des prépo-

1. Il n'est pas sans intérêt d'étudier, au moyen des variantes, le travail de versification et de style auquel s'est livré Racine pour éliminer l'archaïque *avecque* des vers où il se trouvait employé.

— Les vers 55-56 de la *Thébaïde* sont devenus (éd. de 1689) :

Mais que prétendiez-vous ? et quelle ardeur soudaine
Vous a fait tout à coup descendre dans la plaine ?

C'est-à-dire qu'ils ont été complètement transformés, et que la préposition ne s'y retrouve plus sous aucune forme.

— Le vers 590 n'a subi qu'une légère modification (éd. de 1689) :

Si toutefois on peut l'estre *avec* tant d'ennuis.

— *Avecque* a disparu du vers 920, qui est devenu (éd. de 1689) :

Que dis-je ? Nous l'étions avant nostre naissance.

— *Avecque* a disparu également du vers 956 qui, dès l'édition de 1687, avait été remplacé par le vers suivant (où la préposition est employée sous sa forme moderne) :

... S'il faut *avec* la paix recevoir Polynice.

— Enfin, c'est une correction du même genre qui, également dès l'édition de 1687, aboutit à la leçon :

La guerre et ses horreurs nous plaisent *avec* vous.

On s'explique mal qu'ayant mis tant de soin à bannir cet archaïsme de sa première tragédie, Racine n'ait point fait le même travail pour l'*Alexandre*, auquel il attachait pourtant plus de prix qu'à la *Thébaïde*.

sitions correspondantes est, en même temps qu'un fait syntaxique, un fait de vocabulaire et mérite ici une étude spéciale.

Nous relevons, dans l'édition originale de la *Thébaïde*, les quatre passages suivants :

1° J'en voyais et *dehors* et *dedans* vos murailles
Théb., 352.

(Leçon maintenue dans les éditions postérieures.)

2° Le connoissois-je hélas ! ce fils infortuné
 Lorsque *dedans* mes bras vous l'avez amené ?
Ibid., 505-506.

(Le vers 506 est devenu, dès l'édition de 1687 :

Vous même dans mes bras vous l'avez amené).

3° Est-ce *dessus* des morts que vous voulez régner ?
Ibid., 1042.

(Ainsi corrigé, dès 1687 :

Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner ?).

4° Jamais *dessus* le trône on ne vit plus d'un maistre.
Ibid., 1171.

(Leçon maintenue dans les éditions postérieures.)

L'*Alexandre* ne contient qu'un seul exemple de cet archaïsme, — qu'on pourrait également appeler un solécisme.

Ses sacrilèges mains
Dessous un même joug rangent tous les humains.
Alex., 535-536.

(Leçon maintenue dans les éditions postérieures.)

L'archaïsme que constitue cet emploi prépositionnel de l'adverbe n'échappait pas à Racine lui-même, comme en témoignent les corrections de *Théb.*, 506 et 1042.

L'abbé d'Olivet lui reproche, en termes justes et modérés, l'emploi de *dessus* comme préposition au vers 536 d'*Alexandre*, et nous rappelle que, dès l'époque de Malherbe, la confusion entre l'adverbe et la préposition était blâmée des puristes. Voici le passage :

Racan, comme nous l'apprenons de Ménage, disait que Malherbe se blâmoit d'avoir écrit *dessus mes volontés*, au lieu de *sur mes volontés*. Ainsi la différence qu'aujourd'hui nous mettons tous a été sentie depuis longtemps ; et Racine n'a manqué de l'observer que dans ce seul endroit ¹.

Je renvoie au *Dictionnaire de l'Académie*, où l'on trouvera en quel cas *dessous*, *dessus*, *dedans*, sont adverbes ou substantifs, ou même prépositions, mais seulement lorsqu'une autre préposition les précède, *au dessous de*, *par dessus de*, etc. Rien qui donne au discours plus de justesse, plus de précision, que ces acceptions différentes, établies dans la langue peu à peu, et aujourd'hui fixées invariablement.

OLIVET, *Remarques sur Racine*, p. 223 (éd. 1771, chez Barbin).

1. D'Olivet semble oublier les vers 352 et 1171 de la *Thébaïde*.

Les arguments employés par l'abbé Desfontaines pour réfuter la critique de l'abbé d'Olivet et pour défendre Racine nous semblent bien faibles.

Après tout, dit-il, je ne voudrais pas condamner en vers le mot *dessous* employé comme préposition. La poésie ne doit pas suivre, aussi exactement que la prose, certains changements que le caprice fait dans le langage. La poésie exige des libertés ; si on les lui retranche, on l'anéantit.

DESFONTAINES, *Racine vengé*, Avignon, 1737, p. 41.

Constatons que Racine était plus sévère pour lui-même que l'abbé Desfontaines : la preuve en est qu'il a, deux fois sur six, modifié les vers entachés par cet archaïsme. Le maintien, dans les quatre autres passages, d'une forme blâmée par les puristes et par Racine lui-même ne prouve sans doute qu'une négligence du poète dans son travail de révision.

Si nous ne considérons maintenant le vocabulaire lui-même, nous ne trouvons guère dans la *Thébaïde* et dans l'*Alexandre* que deux ou trois mots d'apparence surannée à l'époque où Racine les emploie, ou pris par lui dans une acception ancienne.

Signalons, dans la *Thébaïde*, le mot *discord* :

(Il fallait)

... que le ciel vous mît, pour finir vos *discords*,
L'un parmy les vivants, l'autre parmy les morts.

Théb., 1255-1256.

Litré a beau défendre le mot *discord*, et en distinguer subtilement — et d'ailleurs fort justement — le sens de celui du mot *discorde*¹, *discord* était irrémédiablement condamné par les puristes contemporains de Racine.

Le vieux Corneille lui-même qui avait employé le mot plusieurs fois dans ses premières pièces (*Cid*, 476, 1612 ; — *Horace*, 814 ; — *Héraclius*, 1543, etc.) ne l'a employé que rarement et seulement au pluriel dans ses dernières (*Œdipe*, 1875 ; *Sertorius*, 33). Richelet signale dans son *Dictionnaire* que le mot est moins usité qu'autrefois. Furetière le donne comme archaïque. Thomas Corneille, dans ses *Notes sur Vaugelas* (p. 845), le regarde comme « entièrement hors d'usage ». Et Bouhours, maître en ce domaine, prononce contre *discord* un verdict sans appel :

Présentement, dit-il, il ne vaut guère mieux en vers qu'en prose, et nos meilleurs poètes ne s'en servent point (BOUHOURS, *Remarques nouvelles sur la langue française*, 3^e éd., 1682, p. 598).

A part *discord*, on ne peut guère relever, dans la première édition de la *Thébaïde*, comme archaïsme caractérisé, que la locution prépositive *d'abord que* dans le vers suivant :

1. Le *discord* est le contraire de l'*accord*, la *discorde* est le contraire de la *concorde*. *Discorde* dit donc plus et autre chose que *discord*, car *être en accord* ne veut pas dire *être en concorde*. Litré, *Dictionnaire*. Article *discord*.

D'abord que sur sa tête il reçoit la couronne,
Un roy sort à l'instant de sa propre personne.

Théb., 1664.

Ces vers se trouvaient entre ceux qui, dans les éditions modernes, portent les numéros 90 et 91, et ont été supprimés par Racine dès l'édition de 1687.

Corneille avait écrit, dans la première édition de *Rodogune* (qui est de 1645, c'est-à-dire de dix-neuf ans antérieure à la *Thébaïde*) :

D'abord qu'ils ont tous deux paru dans cette cour.

CORNÉILLE, *Rodogune*, 289.

Mais dans l'édition de 1660 (c'est-à-dire quatre ans avant la *Thébaïde*), il avait changé *d'abord que*, jugé archaïque, en *sitôt que*¹.

Dans l'*Alexandre*, nous ne trouvons guère, en fait d'archaïsme, que le mot *assiette*, dont l'emploi, au sens de *situation*, commençait à paraître légèrement vieillot au lecteur contemporain.

* ... Le camp de Taxile

Garde dans ce désordre une *assiette* tranquille.

Alex., 702.

Richelet marque le mot d'une croix au figuré. Bouhours, grand législateur du lexique, note que le mot, jadis couramment employé, subit désormais la concurrence victorieuse de *situation*.

Boileau l'emploiera encore dans un passage du *Lutrin* :

Mais une église seule, à ses yeux immobile,
Garde au sein du désordre une *assiette* tranquille.

BOILEAU, *Lutrin*, I, 38.

C'est là, selon nous, moins une réminiscence qu'une parodie, justifiée par le désir de Boileau de tourner légèrement en dérision l'emploi par son ami Racine, dans une de ses premières tragédies, d'une expression devenue surannée.

II. — LES ARCHAÏSMES D'*Andromaque* à *Athalie*.

Les archaïsmes de caractère *morphologique* sont à peu près inexistantes dans les tragédies de Racine, à partir d'*Andromaque*.

On ne relève guère que la forme du subjonctif *die* pour *dise*, dans les quatre passages suivants (dont le premier est d'ailleurs tiré de la *Thébaïde*) :

1. Plus tard, en 1663, Corneille employa de nouveau *d'abord que* :

D'abord qu'elle a tout su, son visage étonné
Aux troubles du dedans sans doute a trop donné.

Sophonisbe, 779-780.

Un écrivain, même plus scrupuleux que Corneille, ne guérit pas facilement des habitudes de langage de sa jeunesse.

Et, toutefois, Madame, il faut que je vous *die*,
 Qu'un trône est plus pénible à quitter que la vie.
Théb., 731-732.

Mais quoy que je craignisse, il faut que je le *die*,
 Je n'en avois prévu que la moindre partie.
Bér., 1371-1372.

J'épouserois, et qui (s'il faut que je le *die*) ?
Baj., 718.

Ah ! que vous auriez vu, sans que je vous le *die*,
 De combien votre amour m'est plus cher que la vie.
Iph., 1041-1042.

Il est intéressant de remarquer que ces deux vers d'*Iphigénie* ont été supprimés — ainsi que les deux précédents, comme l'exigeait l'alternance obligatoire des rimes masculines et féminines — de l'édition de 1697, la dernière publiée du vivant de Racine. La suppression de ces quatre vers nuit un peu à la liaison des idées et s'explique seulement par le désir de faire disparaître une forme légèrement archaïque.

Vaugelas (*Remarques sur la langue française*, 1647) autorisait *die* et *dise* ; mais quarante ans après — c'est-à-dire à l'époque d'*Esther*, — Thomas Corneille conseille d'éviter la forme *die* comme archaïque, du moins en prose : « La plupart de ceux qui écrivent sont persuadés qu'il (le mot *die*) n'est bon qu'en vers. »

La suppression de *die* par Racine au vers 1041 d'*Iphigénie* — la plus récente des tragédies dans lesquelles il ait employé ce mot — montre les scrupules presque excessifs du poète en cette matière.

On remarquera, d'autre part, que le mot n'est jamais employé dans les autres passages cités plus haut qu'à *la rime*. Nous nous trouvons donc ici dans un de ces cas ambigus, déjà signalés, qui tiennent moins peut-être de l'archaïsme que de la licence poétique.

Sont archaïques, chez les contemporains de Racine, *les confusions de genre* portant sur des substantifs tels que *abîme*, *amour*, *équivoque*, *idole*, *offre*. Racine a donné à presque tous ces mots, le genre que, dans la suite, l'usage leur attribuera définitivement. Il emploie *abîme* au masculin :

Le trône fut toujours un dangereux *abîme*.
Théb., 1155.

et *idole* au féminin :

... Je me laisse aveugler par une vaine *idole*.
Athal., 920.

Les seuls mots employés par Racine à un genre qui tendait à devenir archaïque sont *amour* et *offre*.

Amour.

Il sait, car leur *amour* ne peut être ignorée
 Que de Britannicus Junie est adorée.

Brit., 51-52.

A côté de fréquents exemples du mot *amour* employé au masculin, chaque tragédie de Racine contient plusieurs exemples du même mot employé au féminin singulier. Or, l'usage qui, dans la première partie du siècle, faisait *amour* généralement féminin au singulier (sauf dans le cas où il désignait soit le dieu *Amour*, soit l'*amour* de Dieu) était en train d'évoluer.

Sur le genre de ce mot, Vaugelas s'était ainsi exprimé, en 1647, dans ses *Remarques sur la langue française* :

... Il est indifférent de le faire masculin ou féminin... Il est vray pourtant qu'ayant le choix libre, j'userois plutôt du féminin que du masculin, selon l'inclination de notre langue, qui se porte d'ordinaire au féminin plutôt qu'à l'autre genre, et selon l'exemple de nos grands écrivains, qui ne s'en servent guère autrement.

Mais trente-cinq ans après, en 1672, c'est-à-dire à l'époque même où se publiaient les chefs-d'œuvre de Racine, Ménage exprimait un avis absolument contraire, et faisait *amour* masculin plutôt que féminin, même en poésie :

Aujourd'hui, dans la prose, il n'est plus que masculin, soit qu'on parle de l'amour divin ou de l'amour profane, car en poésie il est toujours hermaphrodite ; mais néanmoins plutôt mâle que femelle (MÉNAGE, *Observations sur la langue française*).

Corneille lui-même, révisant ses œuvres dramatiques à la fin de sa vie, changea le genre du mot *amour* dans un grand nombre de vers où, plus jeune, il avait employé ce mot au féminin. Racine, d'ordinaire plus scrupuleux en ces matières que son illustre devancier, ne semble pas s'être préoccupé de cet archaïsme grammatical et, dans les tragédies, le mot *amour* — un de ceux qui lui sont le plus nécessaire — est au singulier¹ indifféremment féminin ou masculin — quoique un peu plus souvent au masculin (selon l'usage moderne) qu'au féminin (selon l'usage ancien).

Offre.

Dans *Andromaque*, le mot a été employé au masculin :

Mais ce n'est plus, Madame, *un offre* à dédaigner.

Andr., 967.

(Leçon maintenue dans les éditions de 1678, 1682 et 1689, modifiée en *une offre* à partir de l'édition de 1697).

Dans *Bajazet*, le mot a été employé une fois au féminin, selon l'usage moderne :

L'horreur et le mépris que *cette offre* m'inspire.

Baj., 1550.

et une fois au masculin, selon l'usage ancien :

L'*offre* de mon hymen l'eût-il tant effrayé.

Ibid., 1092.

1. Au pluriel, *amour* est toujours féminin. Cf. *Mithr.* 86, *Esth.* 1038.

(Leçon maintenue dans toutes les éditions postérieures. Livet s'est trompé en écrivant à l'article *offre* de son *Lexique de Molière* :

« A partir de 1689, on ne trouve plus dans les éditions de Racine que *une offre, cette offre*, au féminin. » Livet pensait au vers 967 d'*Andromaque*, mais oubliait le vers 1092 de *Bajazet*).

Comme le mot *amour*, le mot *offre* subissait, à l'époque même où étaient publiées les tragédies de Racine, une évolution rapide de genre.

En 1659 — dix-huit ans avant la publication d'*Andromaque* — Chiffet, dans son *Essay d'une parfaite grammaire*, considérait le mot comme commun, et maintint cette affirmation dans les éditions ultérieures, même dans celle de 1700, publiée sous le titre de *Nouvelle et parfaite grammaire*.

Mais dès 1675, Ménage (2^e édition des *Observations sur la langue française*), bien qu'il donne le mot comme encore douteux, ajoute : « Je le fais féminin » ; — cependant que, cinq ans après, Richelet donne le mot comme exclusivement féminin, et écrit même (article *ofre* (sic) du *Dictionnaire français*) :

L'abbé de Royaumont, *Histoire de la Bible*, a fait le mot *ofre* masculin, mais c'est une faute d'impression. Quoi qu'il en soit, les bons écrivains font le mot *ofre* féminin.

Le *Dictionnaire* de Furetière (1690) et celui de l'Académie (1694) ne mentionnent plus que le genre féminin.

Racine était conscient de cette évolution, et la correction du vers 967 d'*Andromaque* prouve suffisamment sa préférence pour le féminin du mot. S'il a maintenu *offre* au masculin au vers 1092 de *Bajazet*, c'est que dans ce vers il ne lui était pas possible, comme dans le cas précédent, de changer le genre du mot sans modifier la mesure du vers. Il a donc maintenu un genre déjà archaïque pour ne pas être obligé de changer complètement un vers qui, à d'autres égards, lui donnait satisfaction. Si bien que, là encore, il s'agit sans doute moins d'un archaïsme caractérisé que d'une licence poétique.

L'étude des mots employés par Racine dans les tragédies d'*Andromaque* à *Athalie* et qui, à l'époque où le poète les employait étaient déjà sentis comme archaïques, n'est pas longue à faire : c'est à peine si l'on peut relever, dans ces neuf tragédies, une dizaine de mots ou locutions suspects d'archaïsme. Encore pourrions-nous constater que les grammairiens de la seconde moitié du xviii^e siècle se sont montrés souvent bien sévères et bien injustes, et qu'ils ont signalé comme anciens dès l'époque de Racine des mots qui n'ont pas disparu de notre vocabulaire et nous semblent encore aujourd'hui pleins de jeunesse et de vitalité.

Examinons un à un chacun de ces prétendus archaïsmes :

affable.

Lui, parmi ces transports, *affable* et sans orgueil,
A l'un tendoit la main, flattoit l'autre de l'œil.

Athal., 1525-1526.

Louis Racine, dans ses notes sur *Athalie*, nous rappelle que Patru condamnait le mot *affable*. Le *Dictionnaire François* de Richelet, en 1680, signale le mot comme « un peu vieux ». Et de Callières, en 1692, c'est-à-dire moins d'un an après la publication d'*Athalie*, déclare : « *Affable* n'est plus guère dans le commerce des gens du monde » (*Du bon et du mauvais usage dans les manières de s'exprimer.*)

Cette triple accusation nous surprend. Il nous semble tout au plus que l'usage du mot était alors d'un emploi moins commun que nos jours — ce qui justifie dans une certaine mesure l'affirmation un peu hasardeuse des trois auteurs cités.

Dès 1687, Bouhours rétablit la vérité et justifia préventivement Racine au moyen de citations, empruntées à d'excellents écrivains, et dans lesquelles le mot *affable* se trouve employé¹. Il conclut en disant qu'« il ne faut pas, après cela, s'arrêter au dégoût ou à l'antipathie de M. Patru » (Bouhours, *Suite des remarques nouvelles sur la langue française*, 1687.)

La conclusion du Père Bouhours est corroborée par la note de Louis Racine sur le vers 1525 d'*Athalie* : « Ces mots *affable* et *affabilité* sont devenus fréquents, malgré Patru qui les condamnait. »

Quoi qu'il en soit, le mot n'est plus senti maintenant comme rare ou archaïque, et l'accusation dont il était alors l'objet étonne de nos jours le lecteur non averti.

Atours.

L'autre, pour se parer de superbes *atours*,
Des plus adroites mains empruntoit le secours.

Esth., 61.

Le mot *atour*, « substantif verbal de l'ancien verbe *atourner*... encore usuel au xvi^e siècle » (O. Bloch, *Dictionnaire étymologique*) était peut-être déjà un peu vieilli comme le verbe *atourner* que Furetière définit et commente ainsi : « Vieux mot qui signifiait autrefois : Orner et parer une dame. Il est hors d'usage dans le sérieux »² (Furetière, *Dictionnaire universel*, 1690, article *atourner*.)

Le caractère légèrement archaïque de *atour*, loin d'exclure le mot du style noble, semble au contraire lui avoir conféré une dignité un peu guindée, très propre à la langue de la tragédie. En tous cas, le mot s'est conservé précisément avec la nuance particulière dont il semble marqué, dès l'époque d'*Esther*, dans le vers où Racine l'a employé.

Certes.

... Le feu de ses regards, sa haute majesté
Font connoistre Alexandre. Et *certes* son visage
Porte de sa grandeur l'infailible présage.

Alex., 816-818.

1. Fléchier (*Oraison de la Dauphine*) : « *Affable* et civile à tous, elle prévenait ceux-ci, répondait honnêtement à ceux-là. »

2. Dans le « plaisant », le mot s'employait encore :

Ce chien-ci donc étant de la sorte *atourné*.

La Fontaine, VIII, 7.

Certes, plus je médite et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour vostre créature.

Brit., 151-152.

Dans ses notes sur ces deux passages, Louis Racine nous apprend que *certes* « quoique vieux, est beau en vers quand il est placé à propos ». La Bruyère signale lui aussi le mot comme archaïque, dans son chapitre *De quelques usages* :

Certes est beau dans sa vieillesse, et a encore de la force sur son déclin : la poésie le réclame, et notre langue doit beaucoup aux écrivains qui le disent en prose, et qui se commettent pour lui dans maints usages.

LA BRUYÈRE, II, 205.

Deux autres auteurs nous signalent le mot en insistant sur son caractère de *provincialisme* plutôt que d'*archaïsme*.

Marguerite Buffet, dans ses *Nouvelles observations sur la langue française* (1688) souligne que c'est un mot de province auquel elle préfère « *asseurement* ». Et Bouhours nous apprend plus précisément que le mot n'a plus sa place dans le style soutenu et « ne se dit plus que par les Gascons » (*Remarques nouvelles sur la langue française*, 1693, remarque 75).

Ces remarques nous surprennent parce que le mot *certes* est, de nos jours, d'usage absolument courant, à Paris comme en province. Racine estimait pourtant, comme ses contemporains, que le mot était archaïque (ou provincial — ce qui revient à peu près au même, la province conservant plus longtemps que la capitale les manières anciennes de s'exprimer). Nous en trouvons la preuve dans le fait qu'il a souligné deux fois ce mot dans son exemplaire de *Quinte-Curce* traduit par Vaugelas (à Paris, chez Augustin Courbé, 1653, un vol. in-4^o) aux pages 252 et 738.

Vaugelas lui-même partageait le préjugé de son temps au sujet du mot *certes*, car dans l'édition de 1659 de sa traduction de *Quinte-Curce* — édition revue par Patru — le *certes* de la page 252 a disparu.

Quant à Racine, il n'a employé le mot que deux fois dans ses tragédies, et jamais après *Britannicus*. Le fait est digne de remarque, et prouve une fois de plus la répugnance de notre auteur pour les mots suspects d'*archaïsme*, même quand « ils sont beaux dans leur vieillesse » et qu'ils ont encore « de la force sur leur déclin ».

Devant que.

Ah ! *devant* qu'il expire...

Andr., 1429.

J'aime, je le confesse ; et *devant que* vostre âme
Prévenant mon espoir m'eût déclaré sa flamme...

Baj., 1493-1494.

Selon Vaugelas, *avant que* est déjà en 1647 « plus de la cour » et « plus en usage » (*Remarques sur la langue française*). Et Richelet, dans son *Dictionnaire* de 1680, nous apprend que ce tour « n'est plus guère en usage ».

Dans les deux cas où Racine a employé cette locution, on remarque

que s'il l'avait remplacée par *avant que*, un hiatus désagréable, et d'ailleurs interdit par les règles de la versification classique, se serait produit.

Nous sommes donc en droit d'estimer — comme nous l'avons déjà fait à propos de plusieurs autres mots — que ce pseudo-archaïsme n'est en réalité qu'une simple licence poétique.

Ouïr.

L'infinitif de ce verbe a été employé fréquemment par Racine, depuis la *Thébaïde* jusqu'à *Phèdre* inclus.

(*Ménéécée*)...

- Se faisant *ouïr* des Grecs et des Thébains. *Théb.*, 637.
- La reine, à vous *ouïr* n'a des yeux que pour vous. *Alex.*, 227.
- Le sénat chaque jour et le peuple irrités
De s'*ouïr* par ma voix dicter vos volontés. *Brit.*, 1242.
- Quoy, seigneur ? sans l'*ouïr* ? une mère ? *Ibid.*, 1093.
- Je veux l'*ouïr* : mon choix s'arrête à ce témoin. *Mithr.*, 1026.
- Ses rois, à vous *ouïr*, m'ont paré d'un vain titre. *Iphig.*, 1410.
- Tu vas *ouïr* le comble des horreurs. *Ph.*, 260.
- ... Conter votre honte à qui voudra l'*ouïr*. *Ibid.*, 1019.

Le participe passé a été employé une seule fois :

- Et n'as-tu pas encore *ouï* la renommée ?... *Bér.*, 1019.

Le verbe était déjà senti comme archaïque, du moins à plusieurs de ses formes. Richelet nous apprend dans le *Dictionnaire* de 1680 que « ce verbe est un peu rude en de certains temps ». Le *Dictionnaire de l'Académie* de 1694 dit plus précisément qu'« il n'a guère d'usage qu'à l'infinitif, au prétérit, et aux temps formés du participe. Avez-vous ouï ce grand bruit ?... J'ouïs hier un fort beau sermon... Il est las de vous ouïr causer. »

Certains ont cru distinguer une nuance de sens entre *ouïr* et *entendre*. Bouhours estime qu'*ouïr* doit être employé « quand il s'agit d'une chose qu'on entend par hasard » *Remarques nouvelles*, 1676. Cependant que, pour Andry de Boisregard, « ouyr se dit proprement d'un son ou d'un bruit qui ne dure pas, entendre se dit plutôt d'un son ou d'un bruit qui dure » (*Réflexions sur l'usage présent de la langue française*, 1689, Réflexion 345).

Ces nuances, suffisamment justifiées par l'étymologie des deux verbes, n'étaient pas toujours observées par les usagers de la langue

commune et par les écrivains. Si Racine a employé des formes du verbe *ouïr* concurremment avec des formes du verbe *entendre*, ce n'est certainement pas pour exprimer des nuances de sens, mais exclusivement pour des raisons de versification. On remarquera, en effet, que sur les dix exemples de Racine cités plus haut, la substitution d'*entendre* à *ouïr* n'était possible qu'une seule fois (*Brit.*, 1093) sans détruire la mesure ni supprimer la rime.

Il convient en outre de noter que Racine n'a employé d'un verbe légèrement archaïque que les formes qui l'étaient le moins. Alors que, chez Corneille, on relève des emplois de l'indicatif présent¹, de l'indicatif futur², et, fréquemment, de l'impératif³, on ne trouve chez Racine que l'infinitif et le participe — formes qui n'ont jamais disparu tout à fait de la langue commune.

Penser, substantif.

Je tremble au seul *penser* du coup qui le menace.

Andr., 1405.

C'est le seul exemple de ce mot chez Racine.

Par contre, il a employé plusieurs fois *pensée* (*Théb.*, 1067 ; — *Bér.*, 292 et 584 ; — *Brit.*, 1127 et 1463).

La Bruyère, au chapitre *De quelques usages*, nous signale le mot comme archaïque, et regrette que la langue l'ait presque abandonné :

L'usage a préféré... dans les noms *pensées* à *pensers*, un si beau mot, et dont les vers se trouvent si bien (La Bruyère, *Caractères*, XIV, 73.)

Le mot n'était d'ailleurs pas senti comme archaïque depuis fort longtemps. Andry de Boisregard nous apprend qu'« il y a peu d'années qu'on s'en servait aussi en prose » (*Réflexions sur l'usage présent de la langue françoise*, 1689).

Néanmoins, malgré les commodités qu'il offrait au versificateur, — entre autres, la possibilité d'être employé au pluriel à l'intérieur d'un vers, alors que *pensées* ne peut se trouver ailleurs qu'à la rime — le mot tendait à disparaître de l'usage, même en poésie. Et Corneille, dans la révision de ses premiers ouvrages, a fait disparaître plusieurs fois cette expression « que certains délicats regardaient sans doute déjà comme trop ancienne » (Marty-Laveaux, *Lexique de Corneille*, Article *penser*).

1. Quand je vous *oy* parler de guerre et de concert.

Menteur, 316.

Cf. *Suite du Menteur*, 1439.

2. Son sang criera vengeance et je ne l'*orrai* pas.

Cid, 830.

3. *Oyons* la

Menteur, 1685.

Oyez ce que les dieux vous font savoir par moy.

Cinna, 1755.

Cf. *Médée*, 98 ; — *Polyeucte*, 840 ; — *Pompée*, 271 ; — *Sertorius*, 1861 ; — *Agésilas*, 1995, etc...

Racine n'a employé *penser* qu'une seule fois, dans *Andromaque*, qui date de 1667, et sans aller jusqu'à modifier dans les éditions postérieures un vers d'ailleurs fort beau, il a renoncé pour éviter l'accusation d'archaïsme, à l'usage d'un mot pourtant si commode à employer en poésie.

Prospère.

(Les Juifs...)

Pendant qu'ils n'adoroient que le Dieu de leurs pères
Ont vu bénir le cours de leurs destins *prospères*.

Esth., 1048-1049.

A propos de ce vers, l'abbé d'Olivet nous apprend que « *prospère* ne se dit presque plus en prose. Mais en vers il est toujours beau. Ce mot n'est pas le seul qui, à mesure qu'il vieillit pour la prose, n'en devient que plus poétique » (*Remarques sur Racine*, XIII).

Sans l'abbé d'Olivet, nous ne saurions pas que *prospère* ait pu être jamais considéré comme archaïque, car, de nos jours, il est encore d'usage fréquent.

C'est pour nous une occasion nouvelle de remarquer la prescience de Racine qui n'a gardé, parmi les mots jugés anciens par les grammairiens de son temps, que ceux auxquels leur vitalité permit de survivre à une défaveur passagère.

Rebrousser.

L'arche qui fit tomber tant de superbes tours
Et força le Jourdain de *rebrousser* son cours.

Athal., 1545-1546.

Rebrousser est la forme rajeunie d'un mot ancien qu'on trouve dans le *Trésor de la langue françoise* (1606) de Nicot sous la forme *rebourser*.

Une lettre de Boileau à Brossette nous apprend que Louis XIV releva le mot dans le récit d'une de ses campagnes par Racine¹ « sous prétexte qu'il n'aimoit pas le Gaulois » (*sic*). Boileau, bon juge en ces matières, défendit *rebrousser*. « Mais, écrit-il, tous les courtisans qui étoient là m'abandonnèrent, et M. Racine tout le premier. »

Comme l'adjectif *prospère*, le verbe *rebrousser* a cessé de paraître archaïque ; et Racine, qui, en approuvant la critique du Roi, s'est montré bon courtisan, ne s'en est pas montré moins bon écrivain en maintenant *rebrousser* et dans *Athalie* et même dans le passage spécialement incriminé par le Roi.

Retardement.

Tous vos *retardements* sont pour moi des refus.

Andr., 1171.

En quels *retardements*

D'un jour si précieux perdez-vous les moments ?

Baj., 1331.

1. « Cependant le Roi *rebrousse* chemin, et se rendant à Verdun, fait courir le bruit qu'il va assiéger Namur. » Précis Historique des Campagnes de Louis XIV (RACINE, *Edition des Grands Ecrivains*, tome V, page 290).

Des témoins de sa mort viennent à tous moments
Condamner votre doute et vos *retardements*.

Mithr., 226.

Surpris, n'en doutez point, de mon *retardement*
Lui-même il me viendra chercher dans un moment.

Iph., 1067.

Bien que le *Dictionnaire de l'Académie* de 1694 ne signale pas le mot comme archaïque, on devine qu'il vieillit par l'usage de plus en plus rare qu'en font les écrivains.

Son synonyme abrégé *retard* n'est pas encore adopté par la langue littéraire. Furetière, dans sa deuxième édition du *Dictionnaire universel* nous dit à propos du mot *retard* : « Quelques-uns se servent de ce mot, mais il n'est pas du bel usage. Il signifie *retardement*. » *Retard* ne sera admis par l'Académie qu'en 1762.

On voit par là que le mot *retardement* n'était senti comme archaïque, à l'époque où Racine l'a employé, que bien faiblement ; et comme son synonyme *retard* n'était pas encore « du bel usage », il n'était ni facile ni souhaitable de se passer d'un mot qui exprimait une idée importante, ornait un bel alexandrin de l'harmonie pompeuse de ses quatre syllabes, et fournissait une rime excellente pour l'oreille et pour l'esprit au dissyllabe *moment*, avec lequel Racine l'a fait rimer trois fois sur les quatre où *retardement* est employé dans les tragédies.

De l'étude particulière de chaque mot archaïque (ou prétendu tel) employé par Racine dans ses tragédies, se dégagent les conclusions suivantes :

1^o Les archaïsmes caractérisés sont rares chez Racine, même dans la *Thébaïde* et dans *Alexandre*, et s'expliquent le plus souvent par des raisons de versification — mesure ou rime (par exemple *offre* au masculin, *retardement* à la fin du vers).

2^o Certains mots employés par Racine et jugés archaïques par ses contemporains n'étaient, en réalité, que provisoirement abandonnés (par exemple : *affable*, *prospère*).

En ce cas particulier, Racine a presque toujours, par une sorte de divination des destinées du français, choisi pour les remettre en circulation de « faux archaïsmes » ou, si ces deux mots peuvent s'accoupler, des « archaïsmes provisoires », que la langue commune a conservés et, pour ainsi dire, rajeunis.

3^o Aucun archaïsme de Racine n'est étrange ou ridicule et ne ressemble, comme certains archaïsmes de Corneille et selon la comparaison d'un grammairien¹ de son temps à « ces habits antiques dont on ne se sert guères que dans le Carnaval, ou sur un Théâtre pour faire rire. »

Sur la question de l'archaïsme, Racine semble en effet avoir adopté la façon de voir de ce même André Renaud, grammairien à la prose savoureuse, qui ajoute au passage cité ci-dessus cette intéressante conclusion :

1. André Renaud, *La manière de parler la langue française selon ses différents styles*, 1697, 8^o, p. 508, cité in Brunot, *Histoire de la langue française*, IV, p. 229.

La vieillesse donne du prix, selon Alphone Roy d'Arragon, au bois, au cheval, au vin, aux livres, et, selon le Proverbe, aux amis, aux écus, aux poissons ; elle relève la beauté de ce que nous appelons l'Antique, mais en fait de langue vivante, comme en matière de beauté corporelle, la vieillesse n'a point d'autorité.

3. — NÉOLOGISMES

Les néologismes sont très rares chez Racine — on en trouve à peine cinq ou six dans l'ensemble des tragédies —, et ils offrent en outre cette particularité de ne pouvoir être reconnus comme tels par le lecteur que s'il est un spécialiste de l'histoire de la langue.

L'abbé d'Olivet, qui n'est pas toujours un guide très sûr pour la connaissance de la langue de son temps, prétend même qu'on ne rencontre pas un seul néologisme dans les œuvres du poète :

Il ne s'y trouve pas un seul mot nouveau, écrit-il, c'est-à-dire un de ces mots qui se faisoient de son temps, comme il s'en est toujours fait et comme il s'en fera toujours.

Encore que cette remarque ne soit pas absolument conforme à la vérité, l'abbé d'Olivet la commente d'une manière intéressante et qui aide à comprendre l'antipathie de Racine à l'égard des mots nouveaux :

Un écrivain judicieux, et qui ne veut pas risquer de survivre à ses propres expressions, donne aux mots le temps de s'établir assez bien pour n'avoir plus rien à craindre de la fortune. Ce n'est point à nous à employer ceux que nous voyons naître. S'ils peuvent vivre, ce sera une richesse pour nos neveux (D'OLIVET, *Remarques sur Racine*, Remarques XIII, à propos d'*Esther*, 1049¹).

Ferdinand Brunot, qui connaissait beaucoup mieux la langue de Racine que l'abbé d'Olivet ne la connaissait lui-même, a exposé lumineusement le caractère particulier des néologismes qui naquirent au temps de l'adolescence du poète ; et ce qu'il dit des mots nouveaux s'applique exactement aux néologismes de Racine :

... Si on considère les deux cents mots environ qui ont été créés dans les milieux mondains et littéraires, on se demande si vraiment ils avaient attendu jusque là pour naître, tant ils apparaissent comme nécessaires. Le déchet est extrêmement minime, presque tous ont vécu (F. BRUNOT, *Histoire de la langue française*, IV¹, p. 515.)

Pour appuyer cette affirmation, remarquons que : lorsqu'on parle des néologismes d'un écrivain, on désigne sous un même nom deux choses bien différentes, qu'il nous semble nécessaire de distinguer ici :

1^o les néologismes *recueillis* par l'écrivain, et qui sont surtout du domaine de l'histoire de la langue ;

1. D'Olivet désigne ainsi ce vers : *Esther*, III, 4, 34, c'est-à-dire trente-quatrième vers de la scène 4 de l'acte III.

2^o les néologismes *inventés* par l'écrivain, et qui sont du domaine de la stylistique (Il arrive d'ailleurs parfois que les néologismes du deuxième groupe appartiennent aussi au domaine de l'histoire de la langue, mais seulement dans la mesure où ils ont été — provisoirement ou définitivement — adoptés par la langue commune).

Les néologismes de Racine sont exclusivement du premier groupe ; il a recueilli parmi les mots nouvellement créés ceux dont la vitalité était indiscutable, et leur a conféré par l'emploi qu'il en a fait une sorte de consécration.

Ils sont si peu nombreux que chacun d'eux peut être l'objet d'une étude particulière, qui apportera d'utiles enseignements pour la connaissance de ce que nous avons appelé ailleurs (cf. ch. II, p. 23 du présent ouvrage) la *prescience linguistique* du poète.

Accusatrice.

Pourquoi, par quel caprice
Laissez-vous le champ libre à votre *accusatrice* ?

Phèdre, 1338.

Le mot n'est pas une création de Racine. Les gens du Palais l'employaient depuis longtemps. Racine l'a adopté et consacré.

L'utilité de ce mot est évidente. Il n'a pas d'homonyme en français, et ne peut être suppléé que par une périphrase : « *celle qui vous accuse* ».

A l'origine, le mot a pu surprendre et irriter non pas le « spectateur moyen », mais les grammairiens dont on sait les scrupules parfois excessifs et la sévérité particulière à l'égard de Racine.

Bouhours était hostile à la dérivation au moyen du suffixe *-trice*. Et Richelet, dans son *Dictionnaire*, défend ce mot qu'il compare à *actrice*, *bienfaitrice* (sic), *consolatrice*, *tutrice*, mots d'usage ancien, en un plaidoyer dont la longueur même semble prouver à Ferdinand Brunot (*Histoire de la langue*, IV¹, p. 671), que le mot était encore « *surprenant pour une oreille française* ».

Racine n'a pas craint la critique des grammairiens et a contribué à enrichir la langue littéraire d'un mot utile et viable qui n'appartenait auparavant qu'à la langue du Palais et, par imitation, à la langue commune.

Contre-temps.

Il est des *contre-temps* qu'il faut qu'un sage essuie.

Esth., 841.

Bouhours, en 1671, signale le mot comme assez nouveau (*Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, édition in-4^o, p. 84), mais il n'en donne aucun commentaire.

Le mot est emprunté aux vocabulaires techniques de la musique, de l'escrime et de l'équitation, où il s'emploie dans une acception particulière à chacun de ces arts.

Livet (in *Lexique de Molière*, article *contre-temps*) croit que même dans les langues spéciales de l'escrime et de l'équitation, le mot est récent, car il l'a cherché en vain au chapitre du « *Tirage des Armes* »

et au chapitre du « *Cheval* », dans les *Merveilles de la Nature*, du P. René François, volume in-4° publié en 1626. (Tirage des Armes, pp. 154-159 ; — *Cheval*, pp. 555-573).

Cependant, Sorel note en 1671 — c'est-à-dire dix-huit ans avant la publication d'*Esther* — que le mot est déjà employé dans la langue littéraire depuis un certain temps.

Pour *contre-temps*, il y a plusieurs années qu'on le dit, et il a mesme servi de titre à une comédie de Molière (*L'Étourdi ou les Contre-Temps*) (Sorel, *Connaissance des bons livres*, 1671, p. 398).

Livet donne de nombreux exemples de l'emploi du mot ; le plus ancien est de 1654 :

Elle s'en va ; sortons. Ah ! ciel ! quel *contre-temps* !

QUINAULT, *l'Amant indiscret*, V, 5.

Bouhours s'est donc trompé en signalant le mot comme assez nouveau dans le sens général d'*opportunité*. Sa remarque s'explique sans doute par le fait que le mot était en 1671 encore mal intégré à la langue, quoique déjà utilisé depuis longtemps.

Depuis lors, le mot a cessé de nous surprendre ; et c'est une nouvelle occasion de remarquer que Racine n'a adopté que les mots destinés à vivre *normalement* dans la langue.

Les néologismes de Racine ne méritent ce nom qu'à titre provisoire — et c'est un des signes linguistiques auxquels se reconnaît le véritable auteur classique —, tandis que les néologismes d'un Scarron, ou de tel autre *poeta minor*, ne cessent jamais d'être sentis comme tels, incapables qu'ils sont de se fondre dans la langue commune sur l'évolution de laquelle ils sont sans influence.

Hymen.

Ce mot est employé maintes fois chez Racine, spécialement dans *Andromaque*, *Britannicus* et *Bérénice*.

Il n'était guère en usage dans la langue que depuis une vingtaine d'années. On le trouve, en 1650, dans ce vers de Corneille :

Je ne demande plus d'où partoît ce dédain
Quand j'ai voulu vous faire un *hymen* de ma main.

Don Sanche, 1387-1388.

Parmi les mots qui, à l'époque où Racine les emploie, étaient encore sentis comme nouveaux, il est sans doute — à cause de l'usage abondant qu'en ont fait depuis lors les poètes — celui qui a le mieux perdu son caractère de néologisme.

La création n'en était pas nécessaire. Il n'est que le doublet littéraire de *mariage*, comme *airain* est le doublet de *bronze*, ou *guerrier* celui de *soldat*.

Aussi *hymen* serait-il de nos jours, à cause de son caractère artificiel et pompeux, senti plutôt comme archaïsme que comme néologisme. Mais la faute n'en incombe pas à Racine qui s'est contenté d'accueillir un mot déjà complètement adopté par la langue de la tragédie, et dont l'emploi était alors indiscuté.

Inclémence.

Tandis que pour fléchir l'*inclémence* des Dieux...
Iph., 187.

Le mot est emprunté à Virgile :

... verum *inclementia* divum
 Has evertit opes, sternitque a culmine Trojam
Enéide, 601-603.

D'après Bouhours, il semble que le mot n'était pas en usage avant Racine au sens figuré.

M. de Balzac, dit-il en 1675 — l'année même de la publication d'*Iphigénie*, l'a employé dans le propre : *l'inclémence de l'air*, *l'inclémence du temps*. On commence à s'en servir dans le figuré, et M. Racine a fait dire à Ulysse :

Tandis que pour fléchir l'*inclémence* des Dieux, etc. Il auroit pu mettre : « la colère des Dieux » ; mais il a cru sans doute que « l'inclémence des Dieux, » était plus beau et plus poétique ; et je crois même qu'avec le temps *inclémence* pourra passer de la poésie à la prose (Bouhours, *Remarques nouvelles*, p. 376).

Le mot s'est bien intégré à la langue, mais il a conservé une nuance un peu précieuse, et s'emploie moins communément que l'adjectif correspondant.

Respectable.

... Votre front prête à mon diadème,
 Un éclat qui le rend respectable aux Dieux même.
Esth., 677-678.

Ce mot est nouveau, écrit Bouhours en 1692, mais il a eu toute la bonne fortune qu'un mot nouveau peut avoir ; il est né à la cour, et ce sont les gens du monde qui ont dit la première fois *respectable* ; un homme respectable, des psaumes respectables. Nous le voyons aujourd'hui dans des livres (BOUHOURS, *Suite des nouvelles remarques sur la langue française*, p. 175-177.)

Ce néologisme était si nécessaire et a joui d'une si heureuse fortune qu'on se demande, selon la remarque de Ferdinand Brunot déjà citée, « si vraiment il avait attendu jusque là pour naître. »

Salon.

... Et ce *salon* pompeux est le lieu du festin.
Esth., 817.

H. D. T. (cité par Br., IV¹, 504) relève ce mot pour la première fois dans un ouvrage technique, publié en 1676, les *Principes de l'Architecture*.

Mais Ferdinand Brunot signale (*Histoire de la langue*, IV¹, p. 504) un exemple antérieur de quinze ans, tiré d'une chronique rimée de Loret, du 1^{er} mars 1664 :

... La Reine mère
 Que mon âme toujours révère,
 Qui donna les grands violons

Dans le plus charmant des *salons*,
Lieu d'architecture à la mode.

V, 25-29.

Cet exemple, le plus ancien qu'on ait relevé, montre qu'en 1664, le mot *salon* désignait une chose assez nouvelle pour mériter une explication au lecteur : « lieu d'architecture à la mode ».

Avant Racine, le mot semble avoir eu surtout un emploi technique dans la langue des architectes, et un emploi précieux dans celle des gens du monde.

On le trouve dans un roman de M^{lle} de Scudéry :

On se force à sortir de ce superbe *sallon* pour entrer dans une chambre magnifique (*Mathilde*, pp. 88-89, préf.)

Chez Racine, comme chez Loret et comme chez M^{lle} de Scudéry, le mot *salon* est accompagné d'un adjectif qui, sans en préciser à proprement parler le sens, marque une nuance affective d'admiration.

Les néologismes de Racine que nous venons de passer en revue se distinguent tous — l'étude particulière de chacun l'a montré, — par ces deux caractères communs :

1^o ce sont des néologismes « *recueillis* » et non des néologismes « *inventés* » ;

Un seul d'entre eux, *inclémence*, a été pris dans une acception figurée sans doute inconnue avant Racine, mais autorisée par l'exemple de Virgile. Un mot comme *inclémence* « sonne français », et n'a en aucune manière l'air de ces vocables déguisés comme tant d'emprunts de Corneille (tels que *macule* pour *souillure*, et *impollu* pour *sans tache*, *Théodore*, 780) ou des burlesques (tels que : *inquiner* pour *salir* in Scarron, *Virgile Travesti*, VI, 237).

2^o ils désignent des notions si indispensables qu'aucun d'entre eux n'a été éliminé par la langue. Le seul *hymen*, sans disparaître tout à fait, a subi la concurrence de *mariage*, et n'a survécu qu'en poésie.

Aussi cette étude particulière du néologisme confirme-t-elle encore une fois notre remarque générale sur la *prudence* et sur la *prescience* de Racine dans l'emploi qu'il fait du vocabulaire de son temps.

RACINE	GRAMMAIRIENS ET LEXICOGRAPHES
	1647 VAUGELAS. <i>Remarques sur la langue française.</i>
	1653 René BARY. <i>Rhétorique française.</i>
1664 <i>Thébaïde.</i>	
1665 <i>Alexandre.</i>	
1667 <i>Andromaque.</i>	
1668 <i>Les Plaideurs.</i>	1668 Marguerite BUFFET. <i>Nouvelles observations sur la langue française.</i> Paris, J. Cestou, 1668, 8°.
1669 <i>Britannicus.</i>	
1670 <i>Bérénice.</i>	
	1671 BOUHOURS. <i>Les entretiens d'Ariste et d'Eugène.</i> Charles SOREL. <i>De la connaissance des bons livres ou examen de plusieurs auteurs.</i>
1672 <i>Bajazet.</i>	1672 MÉNAGE. <i>Observations sur la langue française</i> (2 ^e éd., 1675).
1673 <i>Mithridate.</i>	
1674 <i>Iphigénie.</i>	1674 BOUHOURS. <i>Doutes sur la langue française.</i> 1675 BOUHOURS. <i>Remarques nouvelles sur la langue française</i> (2 ^e éd., 1676).
1677 <i>Phèdre.</i>	
	1680 P. RICHELET. <i>Dictionnaire françois.</i>
	1687 THOMAS CORNEILLE. <i>Remarques de M. de Vaugelas, avec des notes de Th. Corneille.</i>
	1687 BOUHOURS. <i>Suite des remarques nouvelles sur la langue française.</i>
1689 <i>Esther.</i>	1689 ANDRY DE BOISREGARD. <i>Réflexions sur l'usage présent de la langue française.</i> 1689.
1691 <i>Athalie.</i>	1690 A. FURETIÈRE. <i>Dictionnaire universel.</i> VAUGELAS. <i>Nouvelles remarques sur la langue française.</i>
	1692 François DE CALLIÈRES. <i>Des mots à la mode et des nouvelles façons de parler.</i>
	1693 François DE CALLIÈRES. <i>Du bon et du mauvais usage dans les manières de s'exprimer.</i>
	1693 BOUHOURS. <i>Suite des remarques nouvelles sur la langue française.</i> 1693, 8°.
	1694 <i>Dictionnaire de l'Académie.</i>
	1697 André RENAUD. <i>La manière de parler la langue française selon ses différents styles.</i> Lyon, 8°.
	1701 FURETIÈRE. <i>Dictionnaire universel.</i> 2 ^e éd.
	1705 LEVEN DE TEMPLERY. <i>Le génie et la politesse de la langue française.</i>